Sogni ≈ Rêves

Emilio SCIARRINO
Ecrivain et chercheur

Ho preso alcuni appunti sui miei sogni e le riflessioni che questi hanno suscitato su un taccuino.

J'ai noté mes rêves ainsi que les réflexions qu'ils m'ont inspirées dans un carnet.

1

In quel sogno ricorrente, lui saliva ripidi gradini, alte rampe di marmo che ricordavano le scale dei palazzi italiani ; vedeva l'atrio della sua vecchia casa. Bussava alla porta e chiamava : « Mamma, papà, sono io », nessuno rispondeva. Notando che i gradini si stavano lentamente sgretolando in nuvole di polvere gessosa, salì ancora. E a ogni piano bussava a porte chiuse, grandi portoni di case d'epoca, saliva ancora, prima lentamente, poi sempre più rapido, porte di alberghetti luridi, come quella del residence vicino alla clinica di Evry-Courcouronnes, dove suo fratello agonizzava, un corridoio dalle pareti grezze e mo-

1

Dans un rêve récurrent, il montait des escaliers tortueux, de hautes volées de marbre qui ressemblaient à ceux de son enfance, à ceux des immeubles italiens des années soixante, le hall d'entrée de chez lui, dans la ville sicilienne. Il frappait à la porte et appelait, « mamma, papà, sono io »*, et personne ne répondait. Remarquant que les marches s'effritaient doucement, dans une poussière crayeuse, il montait encore. Et à chaque étage, il toquait, de grandes portes de demeures d'époque, il montait encore, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, de petites portes d'hôtel fermées par des cartes qui se démagnétisaient,*

quette blu puzzolente ; saliva le fredde scale di un rettorato, o di un'università, una porta di vetro smerigliato era aperta. Un uomo con una mascherina nera gli disse « questa porta era aperta per te. E ora la chiuderò ». In quel momento voleva svegliarsi, cercava disperatamente di uscirne, ma l'incubo continuava.

Si stava ancora arrampicando, alle sue spalle le rampe di scale cadevano improvvisamente a pezzi come durante un terremoto. Il silenzio del crollo era a volte interrotto da clamori di voci in lingue che non riusciva a riconoscere ; chiamava, senza ottenere risposta. Provò in francese, nessuno rispose. Salì al piano superiore. Bussò in inglese, salì di nuovo al piano di sopra, disperato, balbettò in portoghese, ricordando quelle dolci parole sussurrate nel caldo di Lisbona, nell'appartamento di L., le stradine di Principe Real dove regnava un lusso sonnolento. Provò in tedesco, sempre più in ansia, provò tutte le lingue di cui conosceva alcune parole, l'arabo, il russo, si maledisse di non conoscere altre lingue che avrebbero potuto aprire una porta. Ma capì, con l'avvicinarsi sempre più rapido del crollo, che le nuove leggi di allontanamento sociale vietavano severamente agli abitanti di aprire a uno straniero, pena la deportazione. Si aggrappò con le mani alle scale di legno che portavano a soppalchi strettissimi — come quello dove, dopo il sesso, ascoltava Daniel sussurrare durante le sue crisi di sonnambulismo che avrebbe ucciso i pazienti se lo mandano al reparto di rianimazione —, percorreva soffitti spioventi e soffitte dove faceva un caldo soffocante, mentre il suolo mancava sotto i suoi piedi.

E davanti a una minuscola porta, che sembrava quella di una cappella mortuaria, seppe che una persona lo aspettava dietro la porta, l'unica che avrebbe potuto aprirgliela, e che solo una lingua avrebbe funzionato, ma la paura lo paralizzò e la lingua gli rimase appiccicata al palato. Ora il vuoto si era insinuato fino al gradino di legno marcio su cui si trovava, sentiva il suolo che si disfaceva sotto i suoi piedi ; ora il vuoto gli mordeva le caviglie e i suoi piedi penzolavano nel baratro. Allora pronunciava una frase in dialetto

comme celle de l'appart-hôtel près de la clinique d'Évry-Courcouronnes, où agonisait son frère. Ce couloir aux murs écrus, râpeux, où vers minuit, il s'était effondré sur la moquette bleue malodorante en attendant que le gars de la sécurité vienne lui ouvrir la porte. Sous ses pieds le sol tanguait comme un navire dans le ressac, il cherchait vainement les clés dans son sac, les cartes, elles avaient toutes disparu. Il avait frotté ses mains sur les murs râpeux jusqu'à ce que ses paumes soient en sang, mais le roulis ne s'arrêtait pas.

Il montait encore. Le silence de cet effondrement était parfois entrecoupé d'éclats de voix en des langues qu'il n'arrivait pas à toujours reconnaître, il appelait, sans réponse, montait. Il essayait désormais le français, personne ne lui répondait. Il montait encore. Il toquait en anglais, il montait encore, en désespoir de cause, il baragouinait en portugais, se souvenant de ces mots doux susurrés dans la chaleur de Peña, dans l'appartement de L., la petite maison qui donnait sur la favela dominée par l'église comme un inutile signe de charité sur la misère de Rio étalée dans son scandale. Il tentait en allemand, de plus en plus désespéré, il lançait tous les mots qui le traversaient, arabes, russes, il se maudissait de ne pas connaître plus de langues qui auraient pu ouvrir une porte.

Il sentait alors que l'effondrement continuait, que, tapi derrière les portes, comme confiné, il y avait quelqu'un qui ne comprenait pas sa langue, et que, même s'il l'avait comprise, il ne lui aurait pas ouvert. Les nouvelles lois promulguées interdisaient aux habitants d'ouvrir à un étranger. Il montait encore, désormais vers des sortes de mezzanines en bois, des soupentes et des combles étouffants où il faisait une chaleur folle, le vide se faisant de plus en plus pressant derrière ses pieds.

Et devant une toute petite porte qui ressemblait à celle d'une chapelle mortuaire, il savait qu'une personne l'attendait, la seule qui aurait pu lui ouvrir encore, et il savait en quelle langue parler, mais la peur le paralysait et asséchait sa langue collée sur son palais. Le vide s'était avancé jusqu'à la marche où

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

siciliano. La porta si apriva, era la stanza di nonna.

L'acqua ch'io prendo già mai non si corse, è il verso di Dante che avrebbe citato in esergo, con pedante ironia, il verso che Veronika aveva cantato sulle note di Zbigniew Preisner prima di svenire. Ha sempre avuto anche lui la sensazione, parlando o scrivendo, pensava, osservando il mare mattutino dopo essersi svegliato da quell'atroce incubo, la sensazione di attraversare, sull'orlo dello svenimento, le acque burrascose di una lingua sconosciuta, lottando contro le forze contrarie, agitandosi con tutte le sue forze, sparpagliandole — questa stessa sensazione l'hanno provata, pensa pure, tutti coloro che, senza attraversare i guadi che separano gli arcipelaghi linguistici, sono rimasti trascinati dalle correnti, sballottati da una riva all'altra, sempre insicuri nella loro lingua, stranieri sempre nel loro paese.

2

In un altro sogno ricorrente, si trova di fronte a una giuria di sedici persone che gli ordinano di presentarsi, di giustificare la sua presenza davanti a loro e di legittimare il suo percorso. Un'anziana signora bionda in abito di tweed grigio-verde gli chiede come si pronunci il suo nome, e una donna grassa con i capelli ricci e con una vistosa collana, lo interroga, « ma qual è il tuo nome, Emilio o Emile », come se stesse provando a fare il furbo. Poi si accende uno schermo e un signore anziano, che aveva seguito la videoconferenza senza collegare la telecamera, gli chiede come mai non abbia l'accento siciliano : « L'ho sciacquato in Arno », risponde, con la sua solita presunzione. Nulla sembra convincere i suoi interlocutori, che continuano a guardarlo come un intruso, un mostro bifronte che non rientra in nessuna categoria. Non è né carne né pesce.

A causa della sua storia familiare, è stato immerso in due lingue fin dalla nascita. La

il se trouvait, en bois pourri, il la sentait se défaire, précisément au moment où il retrouvait enfin la langue qui lui était nécessaire. La porte s'ouvrait sur la chambre où l'attendait sa grand-mère endormie sur son fauteuil.

L'acqua ch'io prendo già, mai non si corse, *c'est le vers de Dante qu'il aurait mis en exergue avec ironie pédante, ce vers que Véronika avait chanté sur les notes de Zbigniew Preisner avant de défaillir. Il repensait à cette scène, ce matin-là, réveillé par ce cauchemar effroyable, en observant la mer miroitant au loin comme déjà en un souvenir avec une vague inquiétude. Il a toujours eu le sentiment de traverser un détroit, sur le point de défaillir, les eaux tempétueuses d'une langue qu'il ne connaît pas, luttant contre les forces adverses, brassant de toutes ses forces, encore maintenant — et cette même sensation, pense-t-il, a été ressentie par tous ceux et celles qui, sans traverser les gués séparant les archipels de langue, ont été emportés par les courants, ballottés d'une rive à l'autre, incertains en leurs langues, étrangers en leur propre pays.*

2

Dans un autre rêve récurrent, il se trouve face à un jury de seize personnes qui lui ordonnent de se présenter, de justifier sa présence, et de légitimer son parcours. Une vieille femme blonde, au tailleur en tweed vert gris, lui demande comment on prononce son nom et l'écorche quand même, une autre, une femme aux cheveux très frisés, plutôt laide et au gros collier clinquant, l'interroge, mais quel est votre prénom, Emilio ou Émile, puis un écran s'allume et un monsieur âgé, qui suivait jusqu'alors en visioconférence sans montrer sa caméra, prend la parole et lui demande comment cela se fait qu'il n'ait pas d'accent sicilien, je l'ai rincé dans l'Arno, *répond-il du tac au tac. Rien ne semble cependant persuader ses interlocuteurs qui continuent de le regarder d'un œil vitreux, de le scruter comme un intrus, une étrange créature bifide, qui n'entre pas vraiment dans les catégories attendues. Il n'est ni l'un ni l'autre. Il ne vient de nulle part.*

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

madre, francese, ha conosciuto il padre in Sicilia ed è lì che è nato. Da bambino, quando imparava a parlare, non percepiva la differenza tra l'italiano e il francese. Strane interferenze avevano rallentato il suo apprendimento. Se non veniva capito in una lingua, ne cambiava. Ad esempio, prima di pronunciare la parola *acqua*, aveva gridato spesso « o, o » (cioé *eau*). Il fratello, più ribelle, aveva deciso che avrebbe parlato italiano in Francia e francese in Italia, provocando l'incomprensione generale. Ci sarebbe voluto tempo perché capissero che il bilinguismo non era abituale e ancora di più per integrare che le lingue sono state costituiti da separazioni, confini, che hanno bandiere ed eserciti per esistere.

Ancora oggi, a volte, scivola da un idioma all'altro, ma più raramente, avendo acquisito la consapevolezza della lingua che usa. Senza che lo volesse, il francese ha preso il sopravvento sull'italiano, stringendolo nella la sua ganga, rinforzato dalla sua storia, una valanga di letteratura che pretende di essere universale schiacciando senza pietà la lingua di cui si è nutrita per crescere.

Quando arrivò in Francia, sua madre gli regalò un libretto di studio per le vacanze che, stranamente, comprendeva un alfabeto fonetico (doveva essere un'epoca in cui andava di moda, secondo una di quelle tendenze effimere della pedagogia). La nonna, insegnante in una severa scuola privata parigina di suore, lo rimproverava perché apriva tutte le vocali, soprattutto la « é » di « blé » [ble], come in « lait » [lɛ] o « fait » [fɛ] ; tutte le « e » erano aperte, diventando [ɛ] ma non riusciva nemmeno a *sentire* la differenza.

L'accento francese, la cadenza siciliana, la « r » tipica, facevano ridere i suoi compagni di classe e gli insegnanti, questo « accento canterino » dicevano. Non sapeva perché, gli dicevano sempre questo, poi lesse che l'italiano era la lingua dell'opera, i libretti di tutta Europa erano scritti in italiano, « Don Giovanni m'invitasti a cenar teco », eccetera. Ma si vergogna di questo accento « canterino ». Per quanto si sforzi di padroneggiare la grammatica e il vocabolario, di chiarire i suoi pensieri e le

À cause de son histoire familiale, il a baigné dans deux langues depuis sa naissance. Sa mère, française, avait rencontré son père en Sicile et c'est là où il est né. Enfant, quand il apprenait à parler, il ne voyait pas la différence entre l'italien et le français, et s'il n'était pas compris dans une langue, il en changeait. Ainsi, il avait beaucoup crié « o », « o », avant de prononcer le mot « acqua » pour signifier qu'il voulait de l'eau. *Il savait théoriquement qu'à Palerme on ne parlait pas français et que l'italien n'était pas la langue la plus commune à Paris, mais ce fait lui paraissait curieux. Celle qui à l'époque était nommée sa sœur, plus pragmatique, avait décidé qu'elle parlerait le français en France et l'italien en Italie, et ne souffrait nulle exception à cette règle simple, lui intimant sèchement de s'adapter à la langue nationale. Il lui faudrait du temps pour comprendre que le bilinguisme n'était pas commun et pour intégrer que les langues ont des séparations construites, des frontières, qu'elles se munissent de drapeaux et d'armées pour exister au service de régimes politiques.*

Encore aujourd'hui, il lui arrive parfois de glisser de l'un à l'autre, mais plus rarement, avec la conscience gênée de faire un écart — sans vraiment le vouloir, le français a pris le pas sur l'italien, l'étouffant sous sa gangue, devenant sa langue d'écriture par le prestige d'une avalanche de littérature prétendue universelle écrasant impitoyablement la langue dont elle s'était pourtant nourrie pour s'épanouir.

Lors de son arrivée en France, sa mère lui offrit un cahier de vacances qui, étrangement, incluait l'apprentissage de l'alphabet phonétique (ce devait être un moment où c'était tendance, selon une de ces modes éphémères de la pédagogie). Sa grand-mère, enseignante dans un sévère collège privé de bonnes sœurs, le reprenait sèchement parce qu'il ouvrait toutes les voyelles notamment le é de « blé » [ble] prononcé tout comme « lait » [lɛ] ou « fait » [fɛ] ; et cette nuance subtile, il n'arrivait même pas à l'entendre.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

sue espressioni, non appena pronuncia una parola in francese, questa viene derisa. Scottante vergogna : la sua parlata lo indica come straniero mentre il suo aspetto gli permette di passare inosservato. A volte preferisce non parlare. Il silenzio lo protegge. Anche quando scrive. Vantaggio della scrittura, esente di accento.

Si sforza di cancellare questo accento scomodo, di annegare nel francese, abbandonare un po' la gesticolazione meridionale, parlare piano, con il rullo monotono e cullante, le « e » mute, le « u » appuntite, le nasali così fastidiose, quasi miagolii, eppure, la lingua del litote, dell'atmosfera brumosa di un film della *nouvelle vague*, modellata dal rollio dell'alessandrino, dall'ondeggiare dell'emistichio, appena messa in moto dall'equilibrismo del verso dispari, condita dall'*argot* e dal *verlan* che non gli sono mai sembrati familiari. Dimenticare l'accento, fino a tralasciare un po' l'altra lingua ingombrante, graziosa ma inutile, associata in francese a un insieme di *clichés* sull'Italia e gli Italiani. Tuttavia, non appena impara un'altra lingua ancora, l'accento italiano torna a farsi sentire, provocando ilarità e irritazione dei suoi insegnanti, come in tedesco, dove l'insegnante ritiene che il suo « accento bavarese » debba essere corretto immediatamente a favore di un *hochdeutsch.*

Quando torna in Italia, galleggia in un linguaggio infantile, regressivo, e anche se legge, non riesce ad esprimersi con finezza — gli ci vorrà del tempo per capire che parla l'italiano di un bambino, che non padroneggia né il gergo giovanile, né le sfumature adulte, le loro connotazioni morali, i loro pesanti sottintesi. Eppure non ama particolarmente questa lingua, l'italiano che sente in TV o per strada gli dispiace, stereotipato e volgare, pieno di buone maniere e mitragliato a ritmo da presentatori che hanno fretta di lanciare le loro battute.

Non sa ancora che questo linguaggio è solo una costruzione. Un progetto politico nato in concomitanza con la riunificazione nazionale, all'epoca rallentato nel suo compimento per vari motivi tra i quali dell'analfabetismo di

Son accent en français, la cadence sicilienne, les « r » roulés, cela faisait beaucoup rire les camarades et les professeurs — cet accent chantant. Il ne sait pas pourquoi, on lui a toujours dit que c'est chantant, il lira ensuite que l'italien a été la langue de l'opéra, que les libretti de toute l'Europe furent écrits en cet idiome, loin d'être uniquement joyeux pourtant — le Commendatore revenant avec son adresse spectrale, « Don Giovanni, cenar teco, m'invitasti », *etc.*

Pour lui, l'italien n'est pas spécialement musical. Il en a honte. Il éprouve cette honte parce que, quels que soient ses efforts pour maîtriser la grammaire, le vocabulaire, préciser sa pensée et son expression en français, dès qu'il dit un mot, on le remarque. Une vergogna *brûlante : sa parole le désigne comme étranger alors que son physique lui permet de passer inaperçu. Expérience inverse des voyageurs que la couleur de peau stigmatise comme étrangers et qui, dans l'Italie d'aujourd'hui, doivent rappeler qu'ils ne sont pas seulement Africains, mais surtout Italiens. Parfois il préfère ne pas parler. Le silence le protège. Quand il écrit, aussi. Il n'y a pas d'accent. L'avantage évident de l'écriture sur la parole.*

Il s'efforcera d'effacer cet accent incommodant, de glisser dans le français, d'abandonner, du moins en partie, la gesticulation qui accompagne, de parler avec douceur, dans le roulis monotone et berçant, les e muets, les u pointus, les nasales si prégnantes et pourtant presque inaperçues, la langue de la litote, de l'atmosphère, modelée par le flot de l'alexandrin, le balancement des hémistiches, langue à peine remise en mouvement par les rares équilibristes du vers impair, relevée par quelques pointes d'argot et de verlan qui lui ont toujours parues étranges. Il oublie l'accent, jusqu'à délaisser cette langue encombrante, jolie, mais inutile, associée en français au far niente *et à* la dolce vita. *Pourtant, dès qu'il apprend une autre langue, l'accent revient, le narguant, provoquant hilarité et agacement comme en allemand, où la professeure considère avec morgue que son « accent bavarois » doit être immédiatement corrigé.*

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

gran parte della popolazione, poi perfezionato sotto il fascismo, il cui intento era quello di estirpare i dialetti e le altre lingue, ma che, come l'intero progetto fascista, fu portato a termine solo dopo la fine del regime, dai suoi eredi, sotto altre facce, fino a riecheggiare un secolo dopo. Questo idioma unificatore fu emesso dai centri di potere, dal triangolo industriale tra Torino e Milano, scendendo, nelle sue gamme politiche, fino a Roma. Il codice del Palazzo, lo strumento di dominio, della colonizzazione delle menti.

Più tardi, quando intraprese lo studio dell'italiano e decise, per una serie di circostanze, di diventare insegnante di italiano, il suo professore gli consigliò di fare attenzione al suo accento siciliano, troppo marcato per i suoi gusti. L'insegnante, franco-romano e parigino d'adozione, senza dubbio considerava questo accento troppo provinciale e terrone. Studiando a Pisa, in quella scuola di cui tanti tessevano le lodi e dove si annoiava terribilmente, si sforzò di cancellare questo scomodo accento.

Di questa doppia cancellazione, forzata e volontaria, ha conservato solo un vago ricordo, una cadenza che a volte riaffiora quando è stanco, snervato o inciampa in una parola. Ai suoi accenti spettrali furono attribuite origini fantasiose di ogni tipo : argentine, messicane o russe, in relazione alla presunta origine del suo nome, il suo cognome, e stereotipi fisici altrettanto approssimativi (come la volta in cui gli parlarono direttamente in gaelico nella libreria di Aberyswyth). Una mediocre linguista gli chiese una volta, dopo essersi scontrata contro di lui durante un'assemblea universitaria, quale fosse il suo « accento canterino », e lui rispose che era un rapper. Alla fine è proprio la mancanza di accento, l'assenza, che venne notata, *come mai non hai nessun accento ?*, come se ancora qualcosa non andasse, come se fosse un bugiardo o una spia. L'assenza di origine sarebbe dunque ancor più inquietante di un'origine ben nota.

Come nella *Doppia vita di Véronique*, a volte paventava imbattersi nel suo doppio, Emile incontrando un Emilio siciliano che avrebbe

Quand il revient en Italie, il flotte dans une langue enfantine, et même s'il lit, il ne sait pas exprimer — il lui faudra du temps pour comprendre qu'il parle l'italien d'un enfant, qu'il ne maîtrise ni le jargon juvénile ni les nuances adultes, leurs connotations, leurs sous-entendus. Pourtant, il n'aime pas spécialement cette langue, l'italien qu'il entend à la télévision lui déplaît, stéréotypé et vulgaire, mitraillé sur un rythme par des journalistes pressés d'expédier leur texte, ou enrobé de manières par les présentateurs. Il ne sait pas, encore, que cette langue n'est qu'une construction. Un projet politique établi parallèlement à la réunification nationale, mais inabouti alors, en raison des querelles et de l'illettrisme d'une grande partie de la population. Un produit de politique linguistique perfectionné sous le fascisme, dont l'intention était d'écraser dialectes et langues autres, mais qui, comme l'ensemble du projet fasciste, ne fut accompli que bien après la fin du régime, trouvant ses résurgences un siècle plus tard dans une complaisante indifférence du monde. Cette langue toute faite, prête à parler, fut émise par les centres du pouvoir, du triangle industriel, entre Turin et Milan, descendit, dans ses déclinaisons politiques, vers Rome, le code du Palais, tel un instrument de domination, d'acculturation et de colonisation des esprits. Cette langue fut inculquée aux populations dialectales — l'écrasante majorité — et aux minorités qui elles, parlent une autre langue, français, arabe, catalan ou arberesh.

Un peu plus tard, lorsqu'il reprend l'étude de l'italien et décide, par un enchaînement de circonstances, de devenir professeur d'italien, son formateur lui conseille de se méfier de son accent sicilien, trop fort à son goût. Son formateur, romain et parisien d'adoption, trouvait sans doute trop provincial et connoté cet accent. Il espère se perfectionner en étudiant à Pise, près du berceau où la langue italienne trouve ses lettres de noblesse et devient poésie ainsi que langue nationale en devenir, pour une nation encore à construire.

De ce double effacement forcé et consenti, il n'a gardé qu'un vague souvenir, et la réma-

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

fatto la sua vita a Palermo e sarebbe diventato un piccolo borghese isolano, un giornalista barbuto o un notabile con la cravatta, o Emilio che vedeva Emile in un corridoio, senza riconoscersi, con una giacchetta grigia, un'aria fissa e un po' stralunata prima di andare dare una lezione d'italiano.

nence d'une cadence légèrement exotique qui ressurgit parfois, lorsqu'il est fatigué, ému ou qu'il bute sur un mot. Une médiocre linguiste lui avait demandé, après des joutes qui les avaient opposés, du temps où il s'occupait de politique universitaire, quel était « son accent chantant », et il lui avait répondu qu'il était rappeur. On a attribué à ses accents fantomatiques toute sorte d'origines fantaisistes : argentin, mexicain, ou russe, en lien avec l'origine prétendue de son prénom, de son nom, des stéréotypes physiques tout aussi approximatifs et relevant largement du fantasme (ainsi ce jour où, dans la librairie d'Aberyswyth, on lui a adressé la parole directement en gaélique). Il a fini par en rire. Tout comme il sourit gêné lorsqu'on admire sa maîtrise des deux langues et son « manque » d'accent. Comme si l'absence d'origine était plus inquiétante encore.

Comme dans la Double vie de Véronique, *où Veronika croise Véronique, sans qu'on sache qui est la vérité qu'elle porte en son nom même, il a souvent cru croiser son double, le parisien Émile rencontrant un Emilio sicilien qui aurait fait sa vie à Palerme et serait devenu un petit-bourgeois insulaire, un journaliste barbu ou un notable à cravate, ou bien Emilio, se voyant et sans se reconnaître, dans le reflet d'un abribus, vêtu de son blazer gris censé le nimber d'un air sérieux avant d'aller dispenser un cours de son autre langue, l'italien.*

3

In un altro sogno ricorrente, la tatuatrice è china su di lui, lui a pancia in giù sul lettino, e mentre l'ago gli lacera la pelle della nuca, si pente di aver avuto questa stramba idea, un immenso tatuaggio sulla schiena. Rappresenta la sedicesima carta dei tarocchi, la Casa di Dio, una torre colpita da un fulmine, immagine della *Torre di Babele*. Due persone cadono dalla torre (chi sono esattamente, non lo sa). Dopo due ore di lavoro, mentre ancora non è finita, la ragazza sudata fa una pausa. Lui prende l'ago del tatuaggio, fugge vie, sale le scale di un appartamento

3

Dans un autre rêve récurrent, la tatoueuse est penchée sur lui, et passe sur le poignet, il regrette de l'avoir laissée lui dessiner sur le dos l'arcane de la Maison Dieu, une tour frappée par la foudre d'où tombent deux personnes (qui sont-elles ? Il n'en est pas sûr). Après des heures de travail, son dos n'est qu'écorchure brûlante. La tatoueuse fait une pause. Il prend l'aiguille à tatouer, s'enfuit, court, les rues se télescopent, il monte l'escalier d'un appartement bourgeois, ouvre une porte, se trouve face à l'homme qui a abusé de lui, usant de son ascendant politique, il y a des années, alors qu'il avait un peu plus de vingt ans. Il

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

borghese, apre una porta, è lì che si trova l'uomo che anni fa abusò di lui usando della sua posizione sociale e del suo potere politico. Gli infila l'ago nella pancia gonfia e grassa, ma non riesce a perforarla. Scappa via mentre finalmente l'uomo si affloscia in una fontana zampillante di sangue. Si ferma sulla soglia di una porta di vetro smerigliato e una voce rauca gli dice « chi è ? ». Ricomincia a provare le varie lingue, sperando si apra in vano, e torna al primo sogno.

Ricorda che nonna gli aveva proibito di usare il dialetto. « Se parli in dialetto o dici parolacce, ti trafiggo la lingua con il mio ago », disse. La minaccia l'aveva spaventato. Nonna era la bontà fatta persona, ma, se preparava biscotti all'olio d'oliva e crocchette al latte, dolci e fragranti, uccideva pure le galline del pollaio torcendogli il collo, ed aveva inchiodato al cancello del pollaio il cadavere della la volpe cacciata dal nonno fino a che la sua carcassa non si fosse dissecata, lasciando solo una pelliccia grigia e uno scheletro sbiancato dal sole, come monito a tutte le volpi animali e umane : un monito siciliano. Anche il padre gli aveva sempre affermato che il dialetto era volgare e, nonostante si dichiarasse comunista, non smise mai di dimostrare la sua arroganza sociale e culturale, introducendolo al sottile disprezzo di classe nascosto sotto strati di finta compassione. Più tardi, avrebbe scoperto in altre testimonianze che questo tipo di minaccia — tagliare la lingua — era la sorte delle infanzie multilingue. Cosa significava questa lingua trafitta e infilzata ? I bambini possono davvero avere la lingua tagliata ? È per questo motivo che si sentiva permanentemente insicuro ?

E poi un giorno, per le strade di un paese siciliano, va a comprare pomodori, limoni e prezzemolo da una coppia di vecchi contadini che vendono i loro prodotti per strada. Si scusano, hanno solo un piccolo mazzo di prezzemolo, colpa del caldo, questo caldo straordinario e opprimente ha seccato le loro piantagioni — sono anni che il caldo secca le piantagioni, è sempre stato così, abbiamo vissuto con questo caldo come abbiamo vissuto con l'Etna, con la mafia, con la crema di ricotta

lui plante l'aiguille dans le ventre, rebondi et mou, mais il n'arrive pas à le transpercer. Il s'enfuit pendant que l'homme s'effondre, pissant le sang. Il monte un escalier, s'arrête devant une porte en verre dépoli, frappe, « c'est qui ? ». Le premier rêve recommence.

Il se souvient que nonna, sa grand-mère sicilienne, lui avait interdit d'utiliser le dialecte. « Si tu parles dialecte ou si tu dis des gros mots, je te transperce la langue avec mon aiguille », *avait-elle dit. Nonna était la douceur même, elle préparait des biscuits à l'huile d'olive et des croquettes au lait, croustillantes et sucrées, mais elle dressait les interdits comme les tables de division sur la feuille quadrillée, elle tuait les poules, et elle avait cloué sur le grillage du poulailler le renard abattu par son grand-père, jusqu'à ce que sa carcasse se sèche, qu'il ne reste de la dépouille qu'une fourrure grise puis un squelette blanchi par le soleil, en avertissement à tous les renards animaux et humains : un avertissement sicilien. Aussi, il avait pris au sérieux son interdit. De la même façon,* suo padre, *son père, lui avait toujours affirmé que le dialecte était vulgaire et, bien qu'il se prétendît communiste, il ne cessait de manifester sa supériorité sociale et culturelle, et, l'initiant au mépris de classe. Plus tard, il découvrirait d'autres témoignages que ce type de menaces — couper la langue — était le lot des enfances plurilingues. Que signifiait donc cette langue transpercée, embrochée ? Pouvait-on vraiment trancher la langue aux enfants ? Était-ce à cause de cela qu'il se sentait en permanence en insécurité linguistique ? En quelle langue raconter cela sur le divan de l'analyste ?*

Un jour, dans des rues siciliennes, il va acheter des tomates, du citron et du persil à deux vendeurs maraîchers qui vendent leur production à même la rue. Ce sont deux petits vieux à la peau fripée. Ils s'excusent, ils n'ont qu'une botte de persil, la chaleur a tout brûlé, cette chaleur extraordinaire et écrasante a desséché leurs plantations, même voilà une éternité qu'on a vécu avec cette chaleur comme on a vécu avec l'Etna, avec la mafia, avec la crème de ricotta, et il leur répond, spon-

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

ta, e lui risponde, spontaneamente, sorpreso, in dialetto. Non ha mai usato il dialetto siciliano in trent'anni di vita. Si chiede perché questo dialetto sia venuto fuori all'improvviso, da dove sia spuntato, come se, da qualche parte dentro di lui, fosse rimasto addormentato, per tutto questo tempo, circa trent'anni, prima di risvegliarsi.

Anni fa, a Viterbo, quella cittadina ancora sonnolenta nella la calura estiva, svuotata dei suoi abitanti, aveva esplorato la biblioteca di Amelia Rosselli e i suoi appunti in quarta di copertina che raccontavano un sogno in cui lei vedeva tutta l'Italia dall'alto, e notava, appunto, « eruzioni linguistiche ». Che cosa intendeva esattamente ? Pensò alle possessioni pentecostali, lo Spirito Santo che cade sui fedeli in fiamme invisibili lanciate da una colomba, e loro parlano *in lingue*. Aveva anche letto di misteriosi incidenti in cui, dopo una caduta o un colpo alla testa, il paziente parla improvvisamente greco antico o aramaico senza averlo mai studiato. Qui è successo qualcos'altro. La lingua era lì, assopita e proibita, in attesa di essere risvegliata.

Nel quarto sogno, che non è stato registrato in nessun taccuino, e che scrivo ora per la prima volta, mi sveglio dagli incubi precedenti avvertendo un dolce calore contro di me. Sento le sue braccia sottili che mi circondano e la mia ansia si scioglie, il mio cuore stretto nel petto rallenta il suo palpito ansioso, il mio respiro si cala al ritmo del al suo. L'ho aspettato, ho sognato di lui senza sapere di sognarlo, ed è arrivato, proprio come lo strano essere alato che scende su Costantino addormentato nell'affresco di Paolo della Francesca ad Arezzo. Ha preso la forma temporanea di un giovane che dorme, le ciglia ricurve nel sonno. Conservo il suo nome come un segreto, così come ho mantenuto a lungo il dialetto intatto sulla punta della lingua.

tanément, en dialecte (qu'il n'ose pas toutefois, encore maintenant, écrire*). Il se demande pourquoi tout à coup ce dialecte est sorti, d'où il est venu, d'où il a jailli, comme si, quelque part en lui, il avait dormi, une trentaine d'années (ce qui n'est rien au regard de l'histoire d'une langue).*

Existe-t-il ainsi de soudaines remontées telluriques de langues ? Un jour de grande chaleur, dans la ville de Viterbe encore assoupie par la chaleur de l'été, vidée de ses habitants, il a découvert la bibliothèque d'Amelia Rosselli et ses notes en quatrième de couverture racontant un rêve où elle voit toute l'Italie d'en haut, et elle note « éruptions linguistiques ». Il a lu, aussi, de soudaines glossolalies. Les possessions pentecôtistes, le Saint-Esprit tombant sur les fidèles en flammèches invisibles lancées par une colombe, les voilà parlant en langues. Il a lu des accidents mystérieux où, après une chute ou un choc à la tête, le patient parle soudain grec ancien ou araméen sans qu'il n'ait jamais étudié cet idiome.

La dernière langue était là, assoupie et interdite, attendant simplement son réveil.

Dans le quatrième rêve, qui n'a été consigné sur aucun carnet, et que j'écris pour la première fois, je me réveille des cauchemars précédents en me lovant dans une chaleur douce qui m'enserre. Je sens ses bras fins qui me tiennent doucement et mon angoisse qui fond, mon cœur ralentit et ma respiration se cale sur la sienne. Il est là. Je l'ai attendu, j'ai rêvé de lui sans savoir que je rêvais de lui, et il est arrivé, comme l'étrange être ailé qui descend sur Constantin endormi dans la fresque de Paolo della Francesca à Arezzo. Il a pris la forme provisoire d'un jeune homme qui dort à mes côtés, les yeux fermés, les cils recourbés dans un sommeil léger, lui dont je garde le nom comme un secret, comme j'ai, pendant longtemps, gardé le dialecte, intact, sur le bout de la langue.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205